

L'ESSENTIEL

> Selon une idée répandue parmi les archéologues et les anthropologues, la guerre est apparue avec l'agriculture ou la sédentarisation.

> Or les chasseurs-cueilleurs qui peuplaient l'Australie précoloniale étaient des nomades qui, s'ils n'ont

jamais cultivé ni élevé d'animaux, pratiquaient la guerre.

> Le cas de ces belliqueux groupes aborigènes suggère que la guerre a fort bien pu apparaître dès le Paléolithique, bien avant les premières sociétés d'agriculteurs.

L'AUTEUR



CHRISTOPHE DARMANGEAT, économiste et anthropologue à l'université de Paris

Un jour, au milieu du XIX^e siècle, une tribu pénétra sans s'annoncer sur le territoire du groupe de Billy Thorpe. Sitôt la nouvelle connue, racontait cet Aborigène quelques décennies plus tard, tous les adultes valides partirent à sa rencontre « munis de leurs armes de guerre, c'est-à-dire de lances barbelées, de massues, et de boomerangs tueurs ». La bataille, « terrible », se déroula « à l'embouchure du fleuve Tambo », faisant « des deux côtés un grand nombre de morts et de blessés ». Parmi eux les propres parents de Billy Thorpe, tués dans l'affrontement.

Cet épisode guerrier entre groupes dans l'Australie précoloniale est loin de constituer un cas isolé. Or ces batailles défient l'opinion répandue parmi les paléanthropologues selon laquelle la guerre – c'est-à-dire les conflits collectifs organisés et homicides – serait une innovation tardive. Selon ces « colombes », comme on les surnomme, les premiers affrontements vraiment meurtriers ne seraient survenus au plus tôt qu'avec les premières sociétés sédentaires, en particulier avec le Néolithique (10 000 ans avant notre ère au Proche-Orient et 6 000 ans avant notre ère en Europe). La guerre proprement dite – le développement du conflit intergroupe en une activité sociale spécifique – ne serait véritablement apparue qu'à l'âge du bronze (1 800 à 700 ans avant notre ère en Europe). Souvent citée comme le premier instrument exclusivement destiné à tuer des humains, l'épée de Bronze est d'ailleurs souvent présentée comme preuve de « l'invention » de la guerre à cette époque.

Pour soutenir leur thèse, les colombes s'appuient sur deux arguments principaux. Le premier est tout simplement la quasi-absence de traces archéologiques de guerre au Paléolithique. Le second, qui s'articule avec le précédent, procède d'une logique sociologique : pratiquant des systèmes égalitaires de répartition des ressources, les chasseurs-cueilleurs nomades n'auraient eu aucune raison valable

de se faire la guerre. Leur mobilité incessante, qui limitait leurs possessions matérielles et leur faible démographie les auraient systématiquement portés à préférer l'évitement à l'affrontement. Et surtout, toutes les motivations ordinaires des guerres modernes leur faisaient défaut : leurs rapports sociaux rendaient absurde l'idée de se battre pour accaparer richesses et territoires, pour s'emparer d'esclaves ou imposer un tribut, et même pour établir une domination politique.

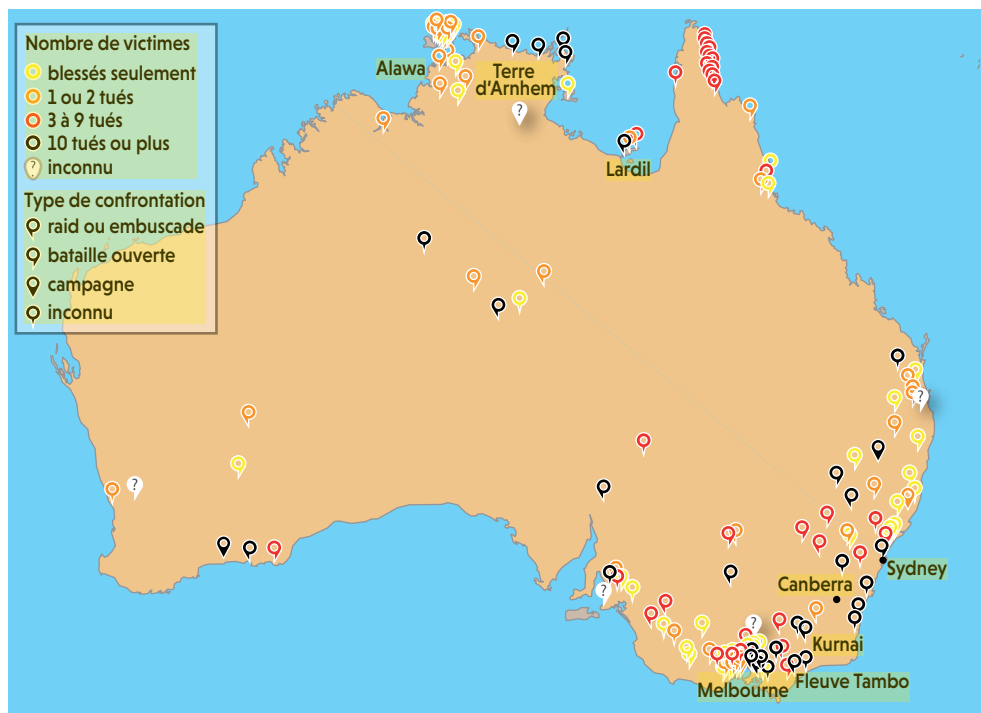
Si convaincante qu'elle puisse paraître, cette argumentation se heurte à un cas ethnographique au moins, et non des moindres : celui des Aborigènes australiens. Un exemple d'au-



Cette riche documentation illustre sans ambages que ces sociétés n'étaient en rien pacifiques



tant plus intéressant qu'au moment du contact avec l'Occident, vers la fin du XVIII^e siècle, il constituait le plus vaste ensemble de chasseurs-cueilleurs qui fut jamais observé. Environ 500 tribus se partageaient alors une île-continent vaste comme les États-Unis actuels, aux climats et aux environnements variés. L'effectif que cette population représentait est mal connu, mais l'estimation moyenne est de 750 000 individus. Or, avant la colonisation,



Cette carte situe 165 épisodes d'affrontements collectifs entre Aborigènes. La plupart se sont déroulés entre 1800 et 1950, de sorte que les dates des observations reflètent l'avancée des Occidentaux. La densité des combats suggérée par cette compilation correspond globalement à celle de la population australienne précoloniale estimée.

aucune de ces tribus n'avait jamais interagi avec une société étatique. Au nord, on repère la trace de quelques contacts avec des cultivateurs (notamment un flux de gènes indiens il y a plus de 4000 ans), mais probablement trop réduits pour avoir influencé significativement les sociétés aborigènes.

DES TÉMOIGNAGES DE GUERRES

Ainsi, les Aborigènes précoloniaux vivaient-ils de chasse, de pêche et de cueillette, et s'ils se livraient à certaines pratiques d'aménagement de leur territoire, ils ignoraient toute forme d'agriculture ou d'élevage. Leurs chiens (les dingos), apportés il y a 3500 ans par les migrations mélanésiennes, n'étaient qu'à moitié domestiqués. Pour le chercheur, ces sociétés ont en outre l'avantage d'avoir été relativement bien documentées malgré l'impact dévastateur de la colonisation. Qu'ils émanent d'ethnographes professionnels ou, dans les premières décennies, de voyageurs, de missionnaires, de fonctionnaires de la Couronne, de colons, voire de naufragés ou de bagnards évadés recueillis durant plusieurs années par des locaux – auxquels s'ajoutent, dans une période plus récente, de précieuses autobiographies rédigées par des Aborigènes eux-mêmes –, les témoignages se comptent par centaines.

Or, cette riche documentation illustre sans ambages qu'une partie au moins de ces sociétés n'étaient en rien pacifiques. Un recensement le plus systématique possible aboutit à 165 mentions de conflits collectifs

depuis la fin du XVIII^e siècle (voir la carte ci-dessus). La collecte (ou, dans certains cas, l'estimation) du nombre de victimes révèle que dans 32 cas, le nombre de tués fut égal ou supérieur à 10. Bien entendu, certaines des relations de ces épisodes procèdent probablement d'une exagération, voire d'une affabulation, mais la plupart résistent bien à l'examen et leur réalité ne peut être mise en doute.

Mentionnons par exemple ces deux batailles consécutives à des déclarations de guerre en bonne et due forme, enregistrées par l'anthropologue Lloyd Warner, dans les années 1920, en Terre d'Arnhem, et qui firent respectivement 14 et 15 morts – un chiffre considérable à l'échelle de groupes ne comprenant jamais plus de quelques dizaines de personnes. Citons aussi l'épisode survenu au nord de Melbourne en 1845, rapporté par le colon et fin connaisseur des Aborigènes Edward Curr. Un jeune Aborigène très populaire étant mort en tombant d'un arbre, on accusa une tribu voisine de sorcellerie. Une troupe d'une quinzaine de vengeurs se constitua qui, après avoir voyagé plusieurs jours en territoire étranger, lança une attaque nocturne sur le campement du sorcier présumé, ne laissant aucun survivant. Les femmes et les enfants, qui avaient fui dès les premiers coups, ne furent pas épargnés : les assaillants se cachèrent et attendirent leur retour pour les exécuter eux aussi...

D'autres épisodes font état de bilans encore plus sévères : alors qu'il était enfant, en 1830, un certain Martin Lynch avait assisté à une bataille dans les environs de Sydney, où des ➤

Y «assauts intermittents» durant trois jours et trois nuits avaient entraîné près d'une centaine de morts. Un autre engagement est signalé la même année dans les environs de Canberra, avec un bilan estimé à 60 tués. Quelques Aborigènes livrèrent des souvenirs d'enfance comportant des épisodes similaires – dont Billy Thorpe, mentionné au début de cet article. D'autres firent état d'épisodes guerriers fameux survenus dans un passé plus ou moins lointain pendant lesquels un héros local avait organisé la déroute d'une tribu ennemie. Notons que si ces récits vantent le courage et la ruse du brave guerrier, ils ne lui prêtent aucun pouvoir surnaturel: il ne s'agit en aucun cas de mythes.

On pourrait objecter que ces conflits, si réels soient-ils, ne représentent qu'un phénomène déclenché par les effets destructurants de la domination occidentale sur les sociétés locales. Cette possibilité ne peut être balayée d'un revers de main, et il est probable que l'examen attentif de chacun des événements concernés révélerait peut-être un rôle direct ou indirect joué par les Européens dans le déclenchement de tel ou tel conflit. Pour autant, la réalité est que l'interdiction de la violence tribale par la loi britannique a contribué à faire cesser rapidement les affrontements. Par ailleurs, l'arrivée des virus et des bactéries européennes a tragiquement diminué le nombre des combattants...

DES GUERRES CAUSÉES PAR LA COLONISATION ?

Au demeurant, si l'influence occidentale avait causé les conflits armés rapportés par les observateurs, celle-ci devrait se retrouver dans leurs motifs: on se serait battu pour des territoires devenus trop petits, pour contrôler une route commerciale, pour mettre la main sur des marchandises importées, pour devenir ou rester l'interlocuteur reconnu des nouveaux maîtres du pays. Or, on y reviendra, les données ne disent rien de tel: la lutte pour les ressources territoriales restait exceptionnelle, celle pour les richesses totalement inconnue. Les conflits éclataient pour des raisons dans lesquelles les Occidentaux et leurs biens matériels n'interviennent ni directement ni indirectement.

En outre si les affrontements avaient réellement connu un accroissement notable avec la pénétration coloniale, cette évolution – ou plutôt, ce bouleversement – des relations traditionnelles n'aurait pas manqué de se traduire dans les discours des intéressés. Dans cette hypothèse, on devrait rencontrer des témoignages rapportant que selon les anciens, tout était différent auparavant, que jadis, l'on vivait en paix, que depuis quelque temps, les choses avaient bien changé, etc. Or, pas une seule source ne va dans ce sens. Toutes présentent au contraire ces affrontements

comme profondément ancrés dans les traditions, insistant sur le caractère immémorial de certaines inimitiés, et transmettant le souvenir d'épisodes martiaux si violents qu'ils avaient reconfiguré les équilibres locaux entre tribus. Du reste, le mythe fondateur de la condition humaine de la tribu des Lardil de l'île Mornington (Queensland, nord de l'Australie) affirme que la violence armée est aussi vieille que le monde lui-même, puisqu'elle vient en tête des moyens par lesquels Dewallewul, l'«être du Temps du Rêve» a condamné les hommes à mourir.

BATAILLES RÉGULÉES ET BATAILLES LIBRES

Une partie importante des combats collectifs australiens consistaient en batailles rangées encadrées par des règles strictes. Après s'être dûment investies, les protagonistes s'envoyaient lances et boomerangs avant de s'affronter au corps à corps. Tout en mobilisant parfois des effectifs considérables – jusqu'à environ un millier d'hommes, lorsque plusieurs clans se regroupaient –, ces batailles régulières faisaient assez peu de victimes. Aux premières blessures sérieuses, les combats s'interrompaient et les deux camps célébraient leur amitié retrouvée. Ces épisodes fréquents, spectaculaires, et aux conséquences relativement mineures (même s'ils occasionnaient



L'ARMEMENT ABORIGÈNE

Quelques pièces d'armement aborigènes, notamment ci-dessus un boomerang, des massues et le type de bouclier à poignée servant à se protéger contre les gourdins. Page de droite, d'autres massues et tout à fait à droite, le redoutable boomerang à crochet décrit par Waipuldanya, qui pivote autour du bouclier qui tente de le parer.